

MARDI 21 DÉCEMBRE - 20H



Nat King Cole en español

David Murray, saxophone, clarinette basse et direction artistique
Omara Portuondo, chant
David Murray Cuban Ensemble
Cordes de la Philharmonie Royale de Flandre

Ce concert sera prochainement disponible en vidéo sur les sites Internet www.citedelamusiquelive.tv
et www.arteliveweb.com.

Fin du concert vers 21h30.

Vous avez la possibilité de consulter les notes de programme en ligne, 2 jours avant chaque concert,
à l'adresse suivante : www.sallepleyel.fr

Nat King Cole en español

Nat « King » Cole / David Murray : un choc d'époques et de genres. Avec, pour enjoliver l'affaire, la participation de la diva cubaine Omara Portuondo. D'un côté, le répertoire latino kitch d'un crooner soyeux des années 40-60, de l'autre, un instrumentiste des années 70-90, estampillé en colère, le cri fait sax. Deux mondes ? Quoique... Voici que le second relooke avec raffinement et en grande pompe l'œuvre sucrée/épiciée du premier. Comme dans cette histoire, rien ne se réduit aux clichés, ce « *David Murray Cuban Ensemble plays Nat King Cole en español* » de 2010 mérite qu'on remonte le temps... en deux temps.

Un saxophone aux mille vies, c'est ainsi qu'on pourrait définir l'instrument (un sax ténor) à travers le souffle de David Murray, grâce à cette facilité à se réincarner, en styles et époques. Comme pour mieux échapper à toute référence. Pensez donc, le natif d'Oakland, dans la baie de San Francisco, a vite opté pour l'Europe de fin de seventies et, en pleine fièvre du jazz libéré de ses chaînes, à tôt fait d'être parqué dans le pré carré du « free ». D'autant qu'avec son disque *Flowers for Albert*, il s'était affiché dans l'empreinte d'Albert Ayler, le cri fait sax. Le genre de truc qui vous catalogue un bonhomme. Il aura d'ailleurs du mal à se défaire de cette étiquette réductrice d'héritier du free, entretenue aussi, en pointillé, avec ses camarades de jeu du World Saxophone Quartet !

Avant d'arriver au présent opus, petit condensé de Murray de ces dernières années, juste pour mesurer l'envergure du bonhomme : d'abord, en fin du précédent millénaire, une relecture des icônes de l'acid rock californien, Grateful Dead ; ensuite, un relooking d'Ellington avec cordes (déjà !) et James Newton pour Jazz à la Villette 1997 ; puis *Gwofet*, mix sur la braise du groove incandescent (épaulé par son complice saxophoniste Pharoah Sanders) et des percussions gwo ka antillaises, un disque déjà culte ; en 2002, déjà, une aventure cubaine avec un big band du cru à La Havane (CD live), et la même année, un spectacle autour de Pouchkine, écrivain russe (est-il besoin de le dire ?) de sang camerounais (ça, on le sait moins), *Le Nègre du tsar*, à la MC 93 de Bobigny, créé avec Blaise Ndjehoya et une troupe multicolore ; plus récemment, il y a trois mois, pour Jazz à la Villette, « *Tongues on fire, a tribute to the Black Panthers* », avec les ancêtres du rap (The Last Poets) et leurs descendants (The Roots). David Murray est décidément un activiste des projets spéciaux, son sax est multifonctions.

Et Nat King Cole en espagnol, dans tout ça ? Dans la maison familiale, à Oakland, au fond de la baie de San Francisco, le petit David est littéralement scotché devant la télé quand le crooner jazzman déboule avec son orchestre : « *C'était en 63, j'avais huit ans, pensez donc, c'était le premier noir à avoir son show, il donnait une bonne image de la communauté, et en plus, il faisait fondre les femmes, à la maison. Mais en même temps, ce n'était jamais gagné, le Ku Klux Klan brûlait des croix devant sa maison de Beverly Hills.* » Malgré les embrouilles, il est vrai que le crooner-pianiste-acteur, au top depuis le début des années 40, accumule les hits (78 fois au Billboard américain) avant de disparaître brutalement en 1965. David Murray avait dix ans.

C'est quarante ans plus tard que ça tilte dans la tête du saxophoniste, il campe aux mythiques studios (d'état) EGREM de La Havane. Sur les murs, une photo jaunie de Nat King Cole. Il y a effectivement commencé d'enregistrer un album espagnol en 1958. Un disque terminé aux États-Unis pour cause de révolution castriste. À l'époque, c'est son manager, d'origine mexicaine, qui lui suggère de s'ouvrir au gigantesque marché latino. Et King Cole de chanter « Quizás, quizás, quizás », « Cachito » et autres incunables locaux, avec ce savoureux accent yankee que l'on connaît. Un second album suivra - en fait, au-delà des latinos, c'est le monde entier que l'homme va cajoler... Une cassette de ces tubes de King Cole en espagnol dénichée dans une station-service cubaine servira de fil conducteur à Murray, à son retour en France. Et puis, justement, à Paris, il y a, en plus, le lien familial : le grand-père de sa femme (française) Valérie était cubain, leurs enfants ont du sang latin, il leur devait bien ça, à tous.

David Murray est un musicien audacieux, c'est aussi un bâtisseur doublé d'un travailleur de force - dans ce cas, un orfèvre d'arrangeur. Il a étudié les cordes au collège, s'est depuis entiché de Stravinski, a bûché les orchestrations d'Ellington à la Cité de la musique... Ainsi reprennent forme les tubes latinos du crooner. Il choisit des thèmes adaptables au XXI^e siècle. Il met alors le cap sur les studios. D'abord à Buenos Aires, avec la complicité de quelques caïds cubains embarqués dans l'aventure, plus la participation miraculeuse de Daniel Melingo, rocker argentin passé au tango (une rencontre humaine et musicale exceptionnelle l'espace de deux thèmes) ; puis au Portugal, où il enregistre les cordes de la Sinfonietta de Sines (la résidence d'été de David). Une finition de petites mains, en toute délicatesse.

Reste le sax. À l'écoute du disque, on oublie le Murray boule de nerfs, radical, on pense plutôt à Coleman Hawkins, ce son qui sort en gerbes floconneuses : « *C'est un fondateur du ténor. C'est grâce à lui que Selmer a vendu tant de saxophones ténor. Il a fait chanter son instrument, tout le monde veut jouer comme lui, même Sonny Rollins. Et moi aussi.* » Quant à la démarche, David s'inspire de celle de Duke Ellington avec les standards, il amène sa couleur avec une intro à lui avant d'attaquer le thème. Au final, un disque princier, avec huit reprises de classiques, plus un hommage que David Murray a composé pour l'occasion.

Enfin, sonne l'heure de la transcription scénique : sur la scène de Pleyel, avec le combo cubain du disque, les Cordes de la Philharmonie Royale de Flandre (Anvers) et une grande dame qui vient tout exprès de Cuba pour chanter quatre thèmes, Omara Portuondo, reine du « filin » (ce boléro blues de La Havane) et unique présence féminine de Buena Vista Social Club. Nat King Cole en frissonne encore, de tant d'honneurs, là-haut.

Rémy Kolpa Kopoul

**Cordes de la Philharmonie
Royale de Flandre**

Violons

Eric Baeten
Mak Steylaerts
Peter Despiegelaere
Cristophe Pochet
Claire Lechien

Altos

Bart Vanistendael
Patrick Heselmans
Lisbeth Lannie

Violoncelles

Hans Vandaele
Jean-Pierre Borboux
Tine Van Parys

Cuban Ensemble

Saxophone alto

Roman Filiiu Oreilly

Saxophone ténor

Ariel Bringuez Ruiz

Trompettes

Mario Felix Hernandez Morrejon
Elipidio Chappottin

Trombones

Denis Cuni Rodriguez

Guitare basse

Reiner Elizarde Ruano

Piano

Jose « Pepe » Rivero

Batterie

Georvis Pico Milan

Percussion

Adel Gonzales Gomez

Salle Pleyel

Président: Laurent Bayle

Notes de programme

Éditeur: Hugues de Saint Simon
Rédacteur en chef: Pascal Huynh
Rédactrice: Gaëlle Plasseraud
Maquettiste : Ariane Fermont
Stagiaires : Camille Girard et Delphine Anquetil

Les partenaires média de la Salle Pleyel

